



**Serge Tcherkézoff, *Faa-Samoa, une identité polynésienne. Économie, politique, sexualité. L'anthropologie comme dialogue culturel***

Paris, L'Harmattan, 2003

**Patrice Godin**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/jso/839>

DOI : 10.4000/jso.839

ISSN : 1760-7256

**Éditeur**

Société des océanistes

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 141-143

ISBN : 978-2-85430-010-9

ISSN : 0300-953x

**Référence électronique**

Patrice Godin, « Serge Tcherkézoff, *Faa-Samoa, une identité polynésienne. Économie, politique, sexualité. L'anthropologie comme dialogue culturel* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 124 | Année 2007-1, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/839> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.839>

---

# COMPTES RENDUS

Serge TCHERKÉZOFF, 2003. *Faa-Samoa, une identité polynésienne. Économie, politique, sexualité. L'anthropologie comme dialogue culturel*, Paris, L'Harmattan, coll. Connaissance des hommes, 546 p.

À une époque où l'anthropologie sociale semble souvent n'avoir d'autre alternative, pour continuer d'exister, que le ressassement critique de son passé ou la soumission à des préoccupations qui lui sont étrangères – esthétisantes, technocratiques ou militantes –, le livre de Serge Tcherkézoff sur Samoa devrait apparaître à beaucoup de ses lecteurs comme une bouffée d'air frais, tonique et salubre. Comme son titre et ses deux sous-titres l'annoncent, celui-ci est consacré tout à la fois à une analyse (partielle) des fondements d'une identité sociale polynésienne et à une réflexion sur les conditions de validité (scientifique) d'une telle analyse. « Comment saisir une culture, un ethos, une identité sociale » qui se manifeste aujourd'hui non plus dans un système rituel compliqué, des « cérémonies avec des objets bizarres » ou des « fêtes jalousement gardés », mais dans « la manière de penser et d'agir, entre parents et enfants, entre voisins, entre supérieurs et inférieurs statutaires », dans « des façons [...] particulières de s'imposer, d'obéir, de réclamer ou d'offrir » ? Comment rendre compte de la cohérence d'une appartenance collective sans retomber dans tous les pièges habituels de la discipline : essentialisme, relativisme axiologique, objectivisme... ? Comment penser conjointement l'unité d'une société et sa perméabilité à une multitude d'influences culturelles et historiques, la continuité et le changement, les contraintes du présent et le poids de l'histoire, etc. ? Comment établir un rapport intellectuel correct entre la culture de l'anthropologue, celle qui lui fournit son mode de pensée, et celle qu'il s'efforce d'appréhender tout à la fois dans sa spécificité et son universalité ? Comment s'assurer de la validité de la compréhension que peut avoir l'observateur extérieur de ce qu'il entend et de ce qu'il voit chez ses hôtes par rapport à d'autres interprétations concurrentes ?

À ces questions brûlantes pour l'avenir de la discipline, Serge Tcherkézoff répond par sa conception de l'anthropologie comme dialogue culturel. Soit, pour les habitants des îles Samoa, ce qu'ils appellent *faaSamoa*, « la manière de faire comme on fait à Samoa » et qui n'est en rien une fiction ethnographique, mais une

identité vécue au quotidien, constituée notamment par « la liste culturelle des obligations et des interdits, le système social des statuts et l'appartenance de chacun à une hiérarchie globale, enfin la langue que tout le monde partage » (p. 7). Et, afin d'en appréhender les fondements sans la réifier et en limitant au minimum les malentendus, l'anthropologue Serge Tcherkézoff fait de son dialogue soutenu sur plusieurs années avec les Samoans chez lesquels il a vécu l'objet même de son analyse. Sur près de vingt ans, il ne s'est pas agi pour lui de multiplier les observations ethnographiques, de rechercher à tout prix l'exhaustivité et la transparence, même si l'appareil documentaire déployé dans l'ouvrage impressionne par sa masse et sa qualité, mais sur quelques sujets d'interrogation (lien à la terre, signification des nattes cérémonielles, hiérarchie de statuts, sexualité...) d'explorer les écarts entre les points de vue de l'anthropologue et ceux des Samoans, dans une concertation réciproque où chacun apprend à mieux appréhender les préoccupations de l'autre et par rectifications, reformulations et adaptations successives et réciproques, à rendre compréhensibles les différences culturelles elles-mêmes. Cela suppose bien sûr que l'anthropologue accepte de soumettre ses questionnements à la critique de ses interlocuteurs comme de débattre avec eux à chaque instant des réflexions que lui suggèrent ses observations. Ce qu'il y perd en autorité intellectuelle, il le gagne au plan scientifique en introduisant une vérification de ses descriptions et de ses analyses par ceux-là mêmes qu'elles concernaient au premier chef. Le travail du chercheur ne consiste plus seulement, comme l'affirme Claude Lévi-Strauss à comprendre plus de choses que ses prédécesseurs, ni même à les comprendre mieux, mais aussi à comprendre ce que la personne – dont la société est objet d'étude – pense des questions qu'on lui adresse et des réponses qu'on leur apporte.

L'ouvrage de Serge Tcherkézoff sur « la manière de faire comme on fait à Samoa » est très gros (546 pages d'un texte dense et argumenté), trop gros pour qu'on puisse prétendre lui rendre pleinement justice dans les limites d'un compte rendu de lecture. Mais, l'évocation même très succincte de certaines des analyses qui y sont développées devrait, je l'espère, suffire à témoigner de la fécondité de l'approche et donner envie d'aller y voir de plus près. Les deux premiers chapitres sont d'ordre général. Ils visent à situer l'archipel des Samoa dans son cadre géographique et civilisationnel,

« océanien » et « polynésien » (chap. 1), et dans son contexte socio-historique (chap. 2). Et cela permet de voir comment cet archipel a reformulé pour son propre compte des traits qu'on retrouve dans toutes les communautés de l'aire polynésienne : ouverture sur la mer, cosmologie solaire et identification à la terre notamment. L'analyse dialogique de l'identité sociale samoane commence véritablement avec le chapitre 3 où Serge Tcherkézoff s'interroge sur l'obstacle que la conception samoane du lien à la terre représenterait, selon certains experts internationaux, pour le développement du Samoa occidental. Le malentendu commence ici avec l'idée de propriété foncière, absente de la pensée samoane, où seuls les ancêtres peuvent être dits posséder la terre. De ne pas l'avoir compris découlent de nombreuses idées fausses sur le système social samoan – des chefs *matai* comme oligarchie terrienne à la prétendue émergence d'un individualisme moderne dans la société actuelle – qui aboutissent aujourd'hui à opposer de manière complètement artificielle une tradition censée bloquer toute construction économique et une modernité émancipatrice des énergies individuelles. A contrario, Serge Tcherkézoff montre comment l'ancienne distinction pan-autronésienne entre biens inaliénables et aliénables a donné au cours de l'histoire récente des combinaisons inattendues, qui témoignent de la capacité des Samoans à intégrer des idées et des pratiques nouvelles.

Le chapitre 4 consacré à la circulation des nattes cérémonielles est l'occasion de revenir sur la lecture que Marcel Mauss faisait du don comme chargé de l'âme du donateur et d'en conforter certaines implications sociologiques. Citons ici le caractère obligatoire du don : en principe tout individu hérite de ses parents la possibilité de s'affilier à plusieurs maisonnées (*aiga*) et d'accéder aux terres dont elles sont les héritières, mais, dans les faits, il est contraint de privilégier un seul ou tout un petit nombre de ces liens. Et, à chaque fois qu'un événement d'importance se déroule dans cette maison, il doit apporter sa contribution aux échanges sous peine de perdre tout prestige et son droit à sa terre, bref de se voir exclu du groupe à plus ou moins long terme au profit d'un autre ayant-droit plus généreux. Ne pas donner, c'est à Samoa amoindrir son lien d'appartenance à la maisonnée. Par ailleurs, les nattes n'ont de valeur qu'en tant que travail effectué par une partie des membres, sœurs et filles, de cette même maisonnée ; elles symbolisent le groupe social, son nom ancestral, le site funéraire où l'ancêtre est enterré, les terroirs associés à son nom, la grandeur de son origine, de sa généalogie et de son histoire. Plus les nattes sont belles, plus elles représentent la maisonnée dans ses relations d'échange. Et c'est parce qu'elles sont l'expression d'un rapport tout (maisonnée) / partie (travaux) qu'on peut les penser comme chargées d'esprit, ce dont témoigne entre autres l'usage ancien qui veut qu'on puisse sauver sa vie en s'entourant d'une natte.

Le chapitre 5 est incontestablement l'un des plus stimulants du livre car on y trouve, à partir d'un exemple apparemment trivial, la manière qu'ont les Samoans de pratiquer les transports en commun (l'autocar en fait), une illustration extrêmement par-

lante de leur théorie de l'action. Non seulement Serge Tcherkézoff montre comment les comportements individuels au sein de l'autocar reprennent partiellement les règles du respect (*faaloalo*) en vigueur au sein du village et de son conseil de *matai*, mais aussi comment les Samoans trouvent injuste l'inégalité de la division des transports européens en classes différentes qui séparent les personnes au lieu de les unir en un tout où chacun a sa place comme dans le système statutaire. S'autorisant de l'exemple du système indien des castes, Louis Dumont avait déjà dissocié la hiérarchie et le pouvoir ; à partir de Samoa, Serge Tcherkézoff distingue la hiérarchie comme mode d'intégration sociale de l'inégalité comme résultante d'une discrimination des individus. Dans le même esprit, il montre aussi, à partir des échanges verbaux au sein de l'autocar, comment le chauffeur et son aide, qui occupent une place extérieure au système statutaire déployé dans le véhicule, y sont réintégrés conformément à une autre distinction hiérarchique – au sens de Louis Dumont – entre la prière (*tapuai*), expression des valeurs autour desquelles se construit la communauté samoane comme un tout, et l'action humaine unilatérale (*fai*) qui possède son autonomie propre à un niveau de référence subordonné.

Le chapitre 6 revient sur les contradictions postulées par de nombreux spécialistes entre le système statutaire samoan et la modernité, mais cette fois dans sa forme politique, la démocratie. Pour comprendre l'antagonisme et tenter de le dépasser, Serge Tcherkézoff se livre à un double travail de déconstruction anthropologique et historique passant par le dialogue avec les Samoans. Il pointe d'une part la confusion entretenue entre le système *matai* et la noblesse occidentale, qu'elle soit rattachée à la terre ou au pouvoir d'État (le *matai* samoan n'est qu'un chef de famille chargé de préserver le nom de l'ancêtre fondateur et les droits territoriaux qui lui sont afférents), d'autre part l'essentialisme qui fait du système *matai* une institution immuable et figée de tout temps. En vérité, une étude attentive littérature sur Samoa montrent que les *matai* y sont inconnus ou absents de la fin du XVIII<sup>e</sup> jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et que leur émergence en tant qu'acteurs politiques est le résultat d'une longue chaîne de transformations qui va de la perte de sacralité des anciens chefs *alii paia* au profit du christianisme et de ses pasteurs, au débat actuel sur la représentation parlementaire et le corps électoral, en passant par l'émergence après l'indépendance de ce que Serge Tcherkézoff appelle les *matai* électoraux. La restitution de cette histoire récente montre l'ampleur des idées reçues et des contresens du côté occidental et la nécessité qu'il y a dans le domaine politique, comme dans le champ économique, d'établir le dialogue sur des bases de respect mutuel.

Les trois derniers chapitres porte sur la définition de la sexualité (chap. 7), sur les rapports de genres (chap. 8) et sur le fameux et pathétique débat entre Mead et Freeman sur la prétendue liberté sexuelle des adolescentes samoanes. Les analyses de Serge Tcherkézoff sur le sujet sont suffisamment connues (cf. par exemple son précédent ouvrage sur *Le mythe occidental de la sexualité polynésienne*, Paris, PUF, 2001)

pour qu'on se contente de rappeler leur apport principal, d'une part la mise en évidence du caractère proprement asocial de la sexualité à Samoa qui a conduit Margaret Mead à y voir une forme de liberté qui n'était vraiment pas là, d'autre part les conséquences de cette catégorisation qui ramène l'acte sexuel à un rapport de force, heureusement plus souvent métaphorique que pratique, entre hommes et femmes. On notera toutefois que le livre précédent ne donnait pas encore l'ethnographie détaillée des représentations de la sexualité par les Samoans, ni une vue historique des rapports de sexe, qu'on trouve ici. S'y ajoute par ailleurs une étude historique détaillée des cérémonies de mariage, des conceptions de la personne et de l'importance particulière, sur ce plan, du sang féminin. On notera enfin au passage les très intéressants développements sur l'homosexualité samoane et ses différences inévitables dans un tel contexte idéologique avec l'homosexualité de type occidental.

La conclusion de l'ouvrage (chap. 10) confronte tout d'abord rapidement certains textes ethnologiques sur Samoa, ceux de Mead et Freeman encore, mais aussi celui de Bradd Shore sur un meurtre célèbre, aux réactions (de honte et d'humiliation) que leur lecture a entraînées à Samoa même pour ensuite tenter de poser les jalons d'une méthode permettant de sortir des malentendus et de jeter les bases d'un réel dialogue anthropologique. Elle ouvre aussi un dialogue sur la question de la violence dans différents contextes, et montre, au travers de l'observation ethnographique, mais aussi de la littérature samoane moderne, toute la prégnance des représentations qui relient à Samoa la sexualité et la mort.

La fin du livre est réservée au commentaire d'un tableau encore provisoire des valeurs identitaires samoanes et de la hiérarchie qu'elles informent, tableau résultant de la démarche dialogique mis en œuvre tout au long de l'ouvrage. Celle-ci, nous dit l'auteur, plus satisfaisante au plan éthique que le classique terrain ethnographique, coïncé entre regard distancié et observation participante, se révèle aussi scientifiquement avantageuse. À deux conditions cependant : « définir le progrès scientifique de la connaissance anthropologique non comme une question de "vérité", mais plus humblement comme la tentative de laisser chaque fois un peu moins de faits inexplicables » ; « placer cette explication dans le type de partenariat » suggéré tout au long du livre, « du moins quand l'objet d'étude concerne les valeurs qui sous-tendent les représentations », car expliquer plus de choses, c'est aussi expliquer ce que l'autre pense des questions qu'on lui adresse » (p. 494). Enfin la postface est un « envoi aux anthropologues » pour les amener à sortir des débats qui les opposent (essentialisme contre déconstructivisme ou scientisme poppérien) dans le milieu confiné qui est le leur et oser le dialogue avec l'autre. Des questions cruciales sur les rapports entre histoire et anthropologie y sont soulevées, en référence aux critiques déjà posées par Nicholas Thomas, mais aussi en se démarquant des attaques plus récentes qu'Alban Bensa conduit contre l'idée même de culture.

Pour conclure, je dirai seulement que je ne sais si le livre de Serge Tcherkézoïf sera lu par la profession, mais elle le devrait assurément, car je crois qu'elle y gagnerait et, avec elle, tous ceux pour qui l'idée de construire une science de l'homme en sociétés n'est pas encore une vieille lune.

Patrice GODIN,  
Koné (Nouvelle-Calédonie)

Steven HOOPER, 2006. *Pacific Encounters. Art & Divinity in Polynesia 1760-1860*, London, The British Museum Press, 288 p., 37 illustrations dans le texte, 268 objets photographiés en couleur, cartes, bibliographie, index.

La discipline où excelle Steven Hooper, l'étude et la description historico-scientifiques des objets ethnographiques, a été longtemps négligée en France (notamment faute d'expositions). Les mérites de cet ouvrage, à la fois livre d'art et essai historique, pourraient ainsi échapper aux lecteurs de ce pays, plus attentifs aux progrès de « l'anthropologie sociale » qu'à ceux d'une discipline de tradition principalement anglo-saxonne et germanique. Il suffit pourtant de mentionner les travaux classiques d'Adrienne L. Kaeppler sur les collectes de Cook et de ses compagnons (le plus célèbre étant *Artificial Curiosities*, édité à l'occasion de l'exposition de 1978 à Honolulu) pour suggérer ce que doivent les études océaniques à cette mise en perspective historique des objets ethnographiques conservés dans les collections occidentales. Moins circonscrite que celle d'Adrienne L. Kaeppler, et sans doute moins aisée à ce titre, l'entreprise de Steven Hooper poursuit une ambition similaire, rassembler le meilleur de ce qui en subsiste aujourd'hui pour observer les évolutions et les permanences des arts polynésiens dans le premier siècle de contacts réguliers avec les Blancs.

Sous son premier nom de Steven Phelps, il s'était fait connaître par un exploit, la rédaction du catalogue raisonné des collections ethnographiques de son grand-père, James Hooper, avant leur dispersion en vente publique. Cette somme documentaire, *Art and Artefacts of the Pacific, Africa and the Americas, The James Hooper Collection* (Londres, 1976, 490 p., près de 2 000 objets décrits), est aujourd'hui recherchée au plus haut prix par les institutions ou les professionnels du marché de l'art qui ne la possèdent pas. Plus récemment, Steven Hooper s'est signalé en relevant un autre défi, donner à la collection de Robert et Lisa Sainsbury, conservée dans leur donation à l'University of East Anglia de Norwich, mieux que le catalogue sommaire édité par le collectionneur lui-même pour l'exposition inaugurale de 1978, rendu rapidement obsolète par de nouvelles acquisitions et le progrès des connaissances. Devenu directeur de la recherche scientifique de la fondation Sainsbury, Steven Hooper a été le maître d'œuvre d'un catalogue monumental publié en 1997, et dont le deuxième des trois épais volumes est particulièrement précieux pour les développements qu'il y consacre aux objets du Pacifique.